

COMITÉ DE SAUVEGARDE DU VIEUX GRENOBLE

BULLETIN DE LIAISON

PRIX : 5 F

N° 41 - DÉCEMBRE 1990



Sortie du 13 octobre 1990

Le Champ-sur-Froges Pontcharra

La commune du Champ-sur-Froges occupe le versant qui domine la vallée de l'Isère au-dessus de Froges. Il n'y a pas vraiment de chef-lieu, l'habitat se disperse aux quatre vents. Sur la partie haute du territoire communal, un léger replat est occupé par l'église, entourée de l'ancien presbytère, de la mairie-école et d'une autre maison. C'est l'évêque de Grenoble saint Hugues qui fonda vers 1100 la paroisse de Champ, en en confiant le soin aux chanoines réguliers de St Martin de Misere, autre création du saint évêque. La structure d'ensemble de l'édifice peut remonter à cette époque, masquée par de nombreuses reprises. Deux chapiteaux romans bien cachés se lisent encore sous le portail latéral sud qui est malheureusement inaccessible aujourd'hui, englobé dans un jardin privé.

L'intérieur de l'église ne présente qu'un élément architectural digne d'intérêt, une chapelle haute construite à la Renaissance pour l'usage particulier du prier. Comme il est normal en cette première moitié du XVI^e siècle, cette chapelle en forme de tribune est voûtée sur croisée d'ogives. A la clef de voûte se distinguent parfaitement les armes de la famille Salvaing-de-Boissieu dont trois membres furent prieurs de Champ entre 1530 et 1570. L'écusson sculpté porte en relief un « aigle membré » selon le vocabulaire héraldique. Cette construction marque un dernier éclat du prieuré, à l'abandon au XVII^e siècle, à tel point que Monseigneur Le Camus en ordonna la fermeture tant que des réparations ne seraient pas faites, ce qui fut exécuté en 1682.

La réputation de l'église de Champ-sur-Froges repose essentiellement sur son célèbre vitrail. C'est l'érudit Paul Blanchet qui le remarqua et le signala en 1890. Sa qua-

lité, son ancienneté lui valurent un classement au titre des monuments historiques dès 1897 et une restauration par le maître verrier Balmet en 1908. Pour garder au vitrail son authenticité, ce dernier remplaça les fragments disparus par des verres blancs dont la moucheture nuisit beaucoup à la contemplation de l'œuvre en rompant l'équilibre des couleurs. Une nouvelle restauration en 1974-76 a supprimé cet inconvénient tout en laissant la possibilité aux spécialistes de repérer les verres neufs.

Mais l'église du Champ est le geai paré des plumes du paon. Le vitrail ne lui appartient pas et sa présence ne s'explique que par un transfert tardif, souligné par un filet de scellement rajouté de manière à le mettre aux dimensions exactes d'une baie pour laquelle il n'avait pas été fait. On peut émettre des hypothèses sur son origine. La plus solide envisage son appartenance au prieuré de Domène, fondé en 1027 par la famille de Monteynard. Des membres de cette famille pourraient fort bien avoir ordonné d'ôter le vitrail d'une église qui s'effondrait – celle de Domène – pour le placer dans une autre église à laquelle les attachaient de nombreux liens, celle du Champ.

Quoi qu'il en soit, et tout en regrettant que ce vitrail précieux soit peu facile à visiter et un peu en danger dans un lieu si isolé, il faut apprécier la possibilité dont on jouit, grâce à la tribune, de le contempler à hauteur des yeux et à quelques décimètres.

Haut de 2,70 m et large de 1,20 m, le vitrail du Champ se compose de trois médaillons circulaires superposés. Le cercle inférieur nous montre la Pentecôte : la main de Dieu apparaît dans le ciel, tenant un faisceau de langues de feu qui se répartissent sur huit apôtres représentés ; saint Pierre, au centre tient un parchemin roulé. On notera l'absence de la Vierge, pourtant signalée auprès des apôtres dans les Actes (1.14). Les deux médaillons supérieurs figurent l'Ascension. Dans le premier nous retrouvons les apôtres, têtes levées vers le ciel, auxquels deux anges aux ailes en faucille signalent l'inutilité de leur attente. Tout en haut, le Christ en majesté ; bénissant d'une main, il tient de l'autre une croix. Deux anges portent la mandorle qui symbolise sa gloire. Ces trois médaillons s'enlèvent sur fond rouge ; une large bordure de palmettes enrichit la composition.

Les spécialistes ont étudié cette œuvre exceptionnelle et l'ont datée du milieu du XII^e siècle. Ils ont été déroutés par son style qui mêle tradition byzantine et influences germaniques, archaïsme et nouveauté. Le profane n'en

A propos du quai Perrière

Le nom rappelle de façon très claire l'extraction des pierres tout le long de la falaise qui se dresse derrière les maisons, pierres qui fournirent une bonne partie des matériaux de construction de l'ancien Grenoble. Jusqu'en 1835 une rangée de maisons s'interposait entre la rue et l'Isère, comme au quartier St-Laurent. A l'extrémité, c'est-à-dire non loin du pont Marius Gontard, la rue Perrière était fermée par la porte du même nom, que des gravures du XVI^e siècle nous montrent encadrée de deux tours rondes coiffées de combles coniques. Le trafic n'y était pas considérable, car seul un sentier prenait le relais de la rue. Il desservait le port de la Roche, à hauteur du jardin des Dauphins et se faufilet entre la falaise et l'Isère pour gagner ensuite St-Martin-le-Vinoux. Son parcours dangereux lui avait valu le nom de chemin du Maupas, et l'essentiel du trafic montait par la rue Chalemont, la tour du Rabot pour redescendre ensuite vers St-Martin-le-Vinoux et Lyon. Tout changea avec Lesdiguières qui fit élargir le passage, ouvrir une chaussée plus confortable, en reportant la défense bien en avant, à la nouvelle porte de France. La porte Perrière fut démolie et la rue bruisa d'une animation jusque là inconnue car elle était devenue le passage principal du trafic vers le Bas-Dauphiné. Le lancement du pont de pierre, vers le milieu du XVII^e siècle, désengorgea la rue Perrière en permettant aux charrois d'en éviter le parcours (ce pont de pierre était à l'emplacement du pont Marius Gontard).

Comme son voisin St-Laurent, le quartier Perrière se paupérisa et s'italianisa au XIX^e et au début du XX^e siècle. Le triste alignement de ses façades grises et lépreuses a longtemps formé le fond de tableau que l'on contemplait depuis les quais de la rive gauche. Mais aujourd'hui le ravalement et la coloration des façades, presque achevés, ont transformé ce point de vue. Les vieilles maisons sont redevenues pimpantes et les détails architecturaux, parfois très bien venus, sont généralement mis en valeur. Il est d'autant plus dommage de découvrir, quand on s'approche, que les commerces qui occupent le rez-de-chaussée de ces immeubles n'ont, pour la plupart, guère trouvé de bonnes solutions pour présenter leurs devantures et que, souvent, leurs installations sont des offenses au bon goût ou même au simple bon sens. Vous aurez certainement été émerveillé comme moi par la floraison pullulante des pizzerias : j'en ai compté plus de 20 en 200 mètres, ce qui est une bonne densité, et j'ai dû en oublier !

Partons de la place de la Cimaise. Voici d'abord « Le petit creux » qui juge bon de masquer de belles pierres de taille par des treillages verts (sans plantes grimpances) et, au-dessus des arcades, par une énorme enseigne sans grâce. Le tapissier voisin est plus discret : son enseigne grise est le seul accessoire ajouté. Mais revoici la suite des pizzerias. Au n° 18, « La grillade » se contente de grosses lettres en relief (de couleur jaune) pour se signaler. A côté, la pizzeria St-Laurent réussit le comble de l'horreur. L'encadrement de pierre que l'on a dégagé se trouvait en mauvais état, creusé de nombreux trous. Au lieu de les reboucher comme il se devait avec un mortier dont la teinte serait celle même des pierres, on a pris plaisir à souligner toutes les rustines avec un crépis jaune paille. Désolant ! La pizzeria Rotoli ne fait pas beaucoup mieux. A quoi sert d'avoir deux belles arcades en anse de panier si c'est pour les masquer par une toile tente ? Et l'architecte avait-il pris soin de souligner la transition du rez-de-chaussée, en pierres de taille, aux étages, crépis, par un beau bandeau mouluré, pour qu'on masque ce bandeau par le monstrueux rectangle d'une prétentieuse enseigne ? Je pourrais prodier

des commentaires analogues pour la pizzeria Royale, La bonne franquette, la pizzeria de l'Isère, etc. Mettons tout de même au pilori avec une vigueur particulière la pizzeria la Felicita. L'enseigne en est lourde et pénible. Comme les volets de bois étaient conservés, on les a nettoyés et leur ton chaleureux est très plaisant. Mais on s'aperçoit avec horreur que la partie supérieure a été sauvagement sciée pour laisser la place au cylindre d'enroulement de l'inévitable toile de tente. Ces auvents ne sont d'ailleurs guère justifiés, car une rangée de beaux arbres étend une ombre bienfaisante jusqu'aux façades au printemps et en automne. L'été, le soleil très haut ne frappe que le trottoir. Son étroitesse et le trafic infernal qui le frôle ôtent, je pense, toute idée d'y établir une terrasse pour les consommateurs. Si bien que ces détestables tentures, si nuisibles esthétiquement, ne servent à rien. Epinglons encore la petite devanture du piano-bar « Do-ré-mi ». Qui a pu avoir l'idée d'inscrire sous le bel arc en anse de panier au tracé élégant et pur un trilobe parfaitement incongru et en conflit ouvert avec son cadre ? Ne disons rien de la teinte mauve qui règne sur l'ensemble.

A qui attribuerons-nous la palme de l'horrible ? J'ai un bon concurrent avec le Pizzaiolo Stromboli. Ces deux mots, l'un en jaune, l'autre en rouge, s'inscrivent au-dessus de deux belles baies en plein cintre autour desquelles s'arrondissent deux invraisemblables auvents couverts en bardeau de toile goudronnée. Mais vous pourrez avec raison me rétorquer que la pizzeria « La dolce vita » atteint également des sommets dans ce qu'il ne faut pas faire. Toute l'élégance des deux arcades qui encadrent une belle porte en plein cintre est tuée par la présence écrasante, au-dessus d'elles, de deux énormes panneaux annonçant l'établissement en lettres rouges renforcées de tubes de néon.

Soyons justes. Il y a quelques devantures de bon aloi. La pizzeria Pierrot, par exemple, a su placer l'inévitable tente assez haut pour ne pas masquer la belle courbe de ses deux arcades. D'autres magasins, ne disposant pas d'un cadre de pierre de bonne qualité, ont joué sur l'effet de portes vitrées à petits carreaux qui sont agréables à voir et bien dans le style.

Il est certain que le constat que je viens de dresser pose plusieurs problèmes. Le premier concerne les décorateurs qui ont fourni les projets. Une petite formation artistique et historique ne leur serait sans doute pas inutile. Quand saurons-nous enfin créer des enseignes en accord avec le style et l'âge des boutiques ? Ce n'est sans doute pas simple, mais c'est possible, tout en leur conférant une force publicitaire satisfaisante. Les rues suisses ou allemandes en témoignent. La seconde question souligne la difficulté du contrôle. Les devantures évoquées ci-dessus se situent à l'intérieur du périmètre protégé et toute création ou transformation qui touche à l'aspect extérieur d'un immeuble doit être autorisée par l'architecte des bâtiments de France. Mais la plupart des tenanciers ignorent la loi, même si nul n'est censé se trouver dans cette situation. Et il est impossible de demander à un service, qui manque dramatiquement de personnel et qui doit assumer d'autres tâches plus graves et plus urgentes, de surveiller toutes les rues du vieux Grenoble pour repérer les opérations d'architecture illicites qui peuvent s'y dérouler ! Nous sommes donc démunis, sauf heureux hasards. Consolons-nous en préparant la liste des prix des Trois Roses que nous espérons pouvoir décerner au printemps.

Ces petites portes qui nous sont chères...

Notre première sauvegarde fut une porte : pourquoi ? Dans le « vieux Grenoble », qui fait bien partie du Grenoble actuel aussi (rue de la Poste, rue de Bonne, etc.), la partie la plus expressive de la maison est bien souvent la porte. Quand nous en restaurons une, nous avons l'impression d'avoir fait une découverte. Ces portes sont, le plus souvent, la partie architecturale la plus libre et la plus voyante de l'immeuble. De la place de Gordes à la place de la Poste et place Vaucanson, ne sont-elles pas aussi la part de fantaisie que s'est permise le propriétaire ou l'architecte. Nous connaissons trop peu leurs noms et c'est pourtant avec un regard de reconnaissance que nous examinons cette partie de l'immeuble. La raison en est aussi que les portes permettent la variété des couleurs, les façades plus limitées de tons, et de plus celles de Grenoble ont peu de fantaisie. Les longs mois d'hiver obligent aussi à bâtir des immeubles qui ne retiennent pas les flocons (on voit tout de suite les effets aux jours froids). De là aussi l'importance des portes dans leur épaisseur et, par l'intérieur, leur parfait isolement du froid extérieur.

Nous avons commencé notre action par une restauration (place d'Agier) et nous avons « diplômé » les habitants de la place Sainte-Claire car ils ont à la fois gardé leur style de l'immeuble et garanti l'utilité d'une fermeture efficace. Et nous faisons encore des découvertes qui nous permettront de montrer la valeur de l'art oublié de la nécessité vitale à la durée d'un détail architectural qui a imprimé son caractère à la ville.

M.-H. FOIX

Sortie du 13 octobre

Le Champ-sur-Froges - Pontcharra

(suite de la page 1)

éprouvera pas moins un plaisir extrême à contempler cette tapisserie chatoyante et lumineuse.

La terrasse qui limite le jardin du château Bayard à Pontcharra offre une vue superbe sur le Grésivaudan et les falaises de la Chartreuse. De là, en 1598, Lesdiguières apercevait les travaux de construction du fort Barraux ordonnés par le duc de Savoie Charles-Emmanuel en plein territoire français. Il attendit leur achèvement pour le prendre, avec toutes ses réserves de vivres et de munitions. C'est un autre épisode de la lutte qui opposa Lesdiguières à Charles-Emmanuel que nous avons évoqué depuis ce belvédère : la bataille de Pontcharra remportée par le Dauphinois le 18 septembre 1591. Les contingents hispano-savoyards qui s'étaient avancés en territoire français attendirent Lesdiguières sur une ligne défensive qui tenait le château Bayard, les crêtes qui en descendent et le cours inférieur du Bréda jusqu'à l'Isère. Mais la défense manqua d'ardeur alors que les troupes françaises, bien disposées par leur chef, firent preuve d'un bel élan. Commencée vers 3 heures de l'après-midi (heure du soleil), la bataille s'achevait vers 6 heures à la nuit tombante par la fuite des bandes savoyardes et espagnoles.

Cette victoire française remportée devant la maison natale de Bayard dut réjouir le chevalier sans peur et sans reproche, comme doit le combler d'aise l'admirable travail conduit avec patience et compétence par mademoiselle Monnet pour évoquer, dans quelques salles conservées, les principaux épisodes de la vie de ce grand guerrier. Un montage audiovisuel complète l'intéressante collection d'objets et de reproductions présentée au public. Mademoiselle Monnet avait tenu à nous guider elle-même : sa conviction et sa passion surent captiver l'auditoire. Qu'elle en soit ici, au nom de tous, vivement remerciée.

Robert BORNECQUE

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

est fixée au **JEUDI 24 JANVIER 1991, à 18 heures**

Palais de l'Université - 2, rue Général Marchand

Nous comptons sur la présence de nombreux adhérents.

Que ceux qui seraient malencontreusement empêchés nous adressent une procuration.

PROCURATION

Je soussigné, membre du Comité de Sauvegarde
du Vieux Grenoble, demeurant
donne pouvoir pour me représenter au vote en mes lieu et place à M.
à l'Assemblée générale du 24 janvier 1991.

Signature

La Croix de Saint-Jean-le-Vieux

St-Jean, c'est le pays de ma mère, dont les parents y avaient une ferme. Depuis que j'ai commencé à y aller vers 1965, je voyais avec tristesse, scellée dans un mur près de l'église, une grande croix rouillée que les intempéries désagrégeaient lentement et dont personne ne savait pourquoi elle était là. Dès cette époque, je m'étais mis dans l'idée de la faire restaurer un jour.

Lorsque je me suis installé et y ai construit la grange de mes rêves, ma décision était prise et j'ai commencé à rechercher une technologie de restauration et un maître d'ouvrage capable de mener à bien un tel travail. L'occasion s'est présentée à l'issue du congrès des Villes Jumelles et du Salon Equipville où j'ai fait la connaissance de monsieur Vincent dont la fonderie à Brignais près de Lyon fait de la restauration. Je lui ai soumis le cas de ma patiente et après étude cela s'est avéré possible. Après accord de la commune et descellement du mur, je l'ai emmenée à Brignais où en deux semaines de janvier 89 elle a été nettoyée, sablée et enduite d'un apprêt antirouille. Pour la finition, je l'ai peinte en noir mat. Par mesure de sécurité il fallait la remettre en place dans l'église et c'est là que monsieur le curé de Revel qui dessert la paroisse trouvera la bonne solution – à savoir la boulonner contre la tribune. Notre menuisier monsieur Jouvel m'a confectionné une croix support en bois rouge que j'ai teintée au xylophène clair pour faire ressortir la transparence du décor ajouré.

Enfin le 21 juillet 89 nous l'avons installée à sa place définitive. Elle est ainsi devenue – face au retable classé – un magnifique ornement pour notre église du XII^e siècle en voie de restauration.

Depuis cette date, j'essaie de reconstituer son histoire. J'ai déjà pu trouver qu'elle a été réalisée avant 1850 par la fonderie de fonte du Val-d'Osne en Haute-Marne. Cette manufacture, aujourd'hui fermée, a eu une renommée internationale et exportait ses œuvres dans le monde entier.

Alors pourquoi cette croix est-elle à St-Jean ?

Il y a eu jusqu'en 1914 un pèlerinage d'enfants à St-Jean-Baptiste. D'où plusieurs hypothèses à envisager :
– installée « quelque part » dans le village et on y allait en procession ;
– offerte par un donateur ou les habitants eux-mêmes en souvenir d'un événement important ou de la venue d'un haut personnage ;
– offerte en ex-voto par la famille d'un enfant guéri à ce pèlerinage.

Le socle qui a disparu devait comporter des inscriptions donnant la réponse.

Aussi je demande à nos adhérents qui auraient entendu parler de cette croix de prendre contact avec moi. Son histoire intéresse non seulement St-Jean-le-Vieux mais aussi la commune d'Osne-le-Val qui envisage un écomusée de la fonte dans l'usine et une association départementale du patrimoine qui fait un inventaire des œuvres du Val-d'Osne ayant survécu au temps.

Maurice FALCOZ

*Le Président et le Bureau du Comité
adressent à tous les adhérents
leurs meilleurs vœux pour 1991*

Vie de l'Association

ADRESSE : 5, Place Ste-Claire, 1^{er} étage à droite (derrière la halle)

COTISATION : 60 F minimum - C.C.P. GRENOBLE 1320-25 N

PERMANENCES : Mardi de 15 h à 17 h

PROCHAINES ACTIVITÉS : JEUDI 24 JANVIER à 18 heures : Palais de l'Université, 2, rue Général Marchand : ASSEMBLÉE GÉNÉRALE.

LUNDI 11 FÉVRIER à 18 h 30 : Palais de l'Université, 2, rue Général Marchand : Conférence par Michel COLARDELLE, Directeur de la Caisse Nationale des Monuments Historiques. "Changements climatiques et évolution de la société : l'exemple de Charavines au XI^e siècle".

MARS (date à préciser) : L'horloge solaire du collège des Jésuites (Lycée Stendhal).